



LE PRINTEMPS DE LA FÉE CASSANDRE

Un Printemps haïtien

roman

MICHELE CAZANOVE



Michèle Cazanove

Le printemps
de la Fée Cassandre

Un Printemps haïtien

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4754-8

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Ce livre est un roman.
Les personnages sont fictifs.
Toute ressemblance avec des personnes ayant existé
est fortuite.

*
* *

Ecrit avec le soutien du CNL

Premier cahier

1

Du bleu miroitait dans tes yeux sombres ce jour-là. Un jour semblable à n'importe lequel de nos jours, lumineux. Sur notre terrasse, tu te faisais les ongles. Le rouge du vernis captait la magie de l'heure. Parlions-nous ? Sans doute des unes des autres, des robes et du temps. Chuchoiements, mon amour, qui disent : nous sommes ensemble, nous nous aimons et nous aimons par-dessus tout nous reconnaître.

Déjà la douleur se préparait à te frapper, mais en cette fin d'après-midi si douce, nous ne la voyions pas, tu ne la voyais pas.

Ongles écarlates, ta main se saisit du téléphone : Allô ! Puis-je parler à Drehid ? Un silence. Tu raccroches et rouspètes : Il m'avait promis de me rappeler avant la nuit. Mon mutisme se veut rassurant : du retard, rien d'alarmant. Mais je sens ta peur. Celle de cette moto sur laquelle Drehid badine avec la mort, chaque jour.

L'air faussement détaché d'une adolescente apprivoisant la féminité, tu reprends ta manucure.

Le rouge du vernis étincelle doucement dans la lumière dernière du jour. La tête penchée de côté, tu

me regardes de ton regard-nuit, tu dis des mots et tu souris. Tu parles comme ça sans rien dire, tu n'accordes réellement de sens qu'à deux syllabes : Dre-hid.

Tu reviens au téléphone :

– Allô ? Puis-je parler à Drehid ?

Ta seule vie du moment – et la mienne naturellement – se résume à l'attente de sa voix et de vos rires qui vont suivre, qui devraient suivre.

– Quoi ?

Tu t'es redressée – moi aussi mais avec insouciance, l'air de rien.

– Allô ? Qu'est-ce que vous dites ?

Quels mots ont tué le réflexe de toute jeune fille aux ongles fraîchement manucurés ? Tu laisses tomber le combiné, tu te tords les mains, tu les macules de rouge, mon amour, tes mains semblent en sang et une eau empourprée tremble au bord de tes yeux. T'ai-je demandé ce qui se passe ? Assurément, mais d'un ton distrait, venant d'un cœur qui connaît la présence de la douleur mais ne la veut pas sur lui, pas trop vite.

Je t'ai demandé ce qui se passe.

– Drehid est mort ! Il a eu un accident de moto !

Tu traces des arabesques vermeilles et folles sur tes mains, sur tes joues. Drehid vient d'en faire de son sang sur le goudron de la route qui mène chez nous. Tu parles d'accident de moto et je vois ou plutôt je te vois voir son corps disloqué et son sang sur la chaussée. Tu t'en vas tu reviens. Il n'y a plus d'endroit où aller, personne capable d'aider, il n'y a plus d'endroit ni personne ni rien. C'est ainsi que cela se passe. Inacceptation et folie du vouloir et du non vouloir

comprendre nous étreignent, de grands chevaux labourent nos viscères, des chemins de feu courent le long de nos membres, sous nos ongles... sous les tiens sans couleur à présent... et le cœur est nœud qui s'étire s'étire et c'est ainsi au pays de la douleur.

Le jour meurt peu à peu, ton visage barbouillé de rouge devient masque de drame antique, trop jeune pourtant, irréel dans l'ombre déjà dense et tachée d'écarlate.

Je n'ai pas été à la hauteur de ta douleur.

Je n'ai pas eu les mots de mère, les gestes de mère.

J'ai refusé la douleur, ta douleur, et tu l'as vécue seule avec tes amis, jusqu'au jour de notre rupture.

Tu restas des semaines entières chez tes amis.

A ton retour, l'orage éclata.

Pour ne pas céder à l'emprise de la douleur, j'ai balbutié quelques mots empruntés :

– Tu oublieras, la vie doit continuer.

– Je n'oublierai pas ! Je ne suis pas comme toi !

Sous-entendu : superficielle comme toi.

C'est sûr que tu n'oublieras pas. Je ne fais que prendre la souffrance à revers en la banalisant.

– Je sais que tu souffres, mais ça va passer.

Tu rugis :

– Je m'en vais ! Je te quitte, je quitte ce pays ! Mes valises sont bouclées, je vais à New-York !

Disant cela tu prononces la sentence suprême et tu le sais.

La porte claque et s'impose le silence, toile blanche sur laquelle surgissent des arabesques violemment colorées.

Réflexe contracté à trop fréquenter la peinture, ma douleur se traduit toujours en formes, en couleurs.

Notre histoire, elle ressemble aux cailles¹ rafistolées de Port-au-Prince, capitale d'Haïti où j'avais décidé de refaire – de défaire en la circonstance – ma vie.

Sous un ciel toujours bleu, une Haïti étonnamment enjouée se fissure de milliers de lakous-foumis² où la résilience force à tout moment l'adversité ; sur ses plages, rejetés par l'océan, elle roule les corps de ses enfants qui ont tenté de la fuir cependant que d'autres, épris de justice, sont torturés dans ses citadelles infernales : Fort Dimanche ou les Casernes Dessalines.

C'est cette Haïti qui a orchestré l'éclatement de notre histoire.

Pourtant, il était une fois, un matin bleu...

¹ Cases

² Petites ruelles tortueuses, grouillant de monde et serpentant entre de minuscules cailles construites de matériaux divers.

2

C'était un matin bleu.

Si bleu qu'en devenaient sympathiques les hommes aux lunettes noires de la police duvaliériste, grouillant dans le petit aéroport où je t'attendais.

Si la chaleur sévissait, elle n'avait pas plus d'effets sur moi que les tontons macoutes : le ciel était si bleu !

A croire que le ciel au-dessus de la misère est toujours plus bleu qu'ailleurs.

Te voici qui arrives, accompagnée d'une hôtesse de l'air. Que tu as grandi ! Corps délié au maintien étudié, un corps de petite femme. Moitié-nuit moitié-soleil, ta chevelure brune et dorée par endroits auréole ton visage, illumine ta peau naturellement ambrée.

Je te fais danser dans mes bras.

Tu ris, tu ris.

Je t'entraîne à l'extérieur : ciel bleu, parking.

Nous roulons vers notre nouvelle vie.

La voiture cahote sur les dénivellations de la chaussée. Tu empoignes la portière d'une main et de

l'autre tu chasses la poussière t'agressant par les vitres ouvertes.

Steppes rases, toits de tôles aveuglants de soleil : des usines de fabrication de jeans et de balles de baseball, produits utilisés par des privilégiés d'un autre univers. Un autre univers qui n'inclut pas que les pays étrangers. Les résidents des luxueuses demeures de Pétion-Ville ou de Kenscoff, les cadres des somptueux hôtels quatre étoiles – dont l'Habitation Leclerc, hôtel jet-set où je réside à l'année – utilisent aussi de ces articles, mais qui auront été achetés à New-york, Washington ou Miami.

Nous entrons à Port-au-Prince. Les tap-taps³, la foule, les devantures de magasins forment autant de tableaux vivants aux couleurs criardes mais assourdies par la poussière. Des petits vieux au ventre proéminent et au front soucieux – des enfants – te font des saluts auxquels tu n'oses pas répondre. Ta bouche de poupée durcit, un sanglot réprimé se laisse deviner à ton menton rentré. Brutal éclat de souvenir : ton père et moi te racontant Le petit Poucet : mêmes crispation des lèvres et rétraction du menton. Comme en cette autre vie, j'ai recours aux mots pour te détourner du chagrin... dire n'importe quoi... mais chasser ta peine de découvrir des enfants si malheureux :

– ... une piscine olympique, et une autre un peu moins grande pour nous toutes seules. Et Cahesse, tu vas l'aimer, elle est si gentille ! Et il y a Herrel, il est bizarre... Et tu as un lit tout rond, tout en peluche...

– Tout rond ? Tout en peluche ?

³ Transports en commun peinturlurés.

– Oui, je t’assure, tout rond et en peluche mais tu auras un autre lit, à côté du mien, aussi grand que le mien...

Tu me saisis le bras.

A quelques mètres de nous, une femme rabougrie et grisâtre s’est accroupie et, tentant de se cacher derrière les tap-taps poussifs qui n’arrêtent pas de défiler, soulève sa jupe délavée et se soulage.

Tu portes une main délicate à mon oreille :

– Elle fait... la petite chose ?

La femme réalise que nous l’observons et nous adresse un clin d’œil complice.

Des jeeps bourrées de V.S.N⁴ et de longues voitures américaines aux vitres fortement teintées protégeant les membres du gouvernement roulent à toute allure. Chaque fois que j’en vois une de face ou dans le rétroviseur, je me gare pour laisser passer.

Une muette interrogation creuse tes joues, pousse en avant ta lèvre supérieure :

– C’est qui, pourquoi tu les laisses passer ?

Que répondre ? As-tu discerné la peur irraisonnée que m’inspirent les V.S.N et les hommes de pouvoir duvaliéristes ? Ici, ils ont droit de vie et de mort autant sur l’humanité affamée des bas-fonds que sur celle s’empiffrant dans les quartiers résidentiels et les hôtels quatre étoiles.

A leur vue, une part de mon humanité – la dignité ? – se liquéfie et glisse dans de lointains replis de ma conscience.

⁴ Volontaires de la Sécurité Nationale.

Voici *Carrefour*, faubourg port-au-princien au nom symbolique, placé sous l'égide de Baron Samedi, Baron-La-croix ou Maître Cimetière.

Pendant les semaines précédant ta venue, il a plu sans arrêt. Les eaux ont charrié terres et ordures depuis les hauteurs de la ville et en a saturé ce quartier situé en bordure de mer. La chaussée disparaît sous une vase grisâtre qui entraîne la voiture dans des slaloms incontrôlables. J'évite de justesse des piétons surexcités. Des véhicules, de toute évidence le moteur noyé, abandonnés en urgence par leur conducteur, forment des châteaux de circonstances dans lesquels de véritables gnomes – les enfants du quartier – entrent et sortent avec des rires aigus. Les rires des gnomes et les hurlements des policiers qui tentent de mettre de l'ordre dans cette situation ahurissante sont insupportables et l'odeur ambiante insoutenable. Tu remontes ta vitre, roules le bas de ton corsage et le plaques contre ton nez. Cette position forme une bosse dans ton dos, te donne un air de petit vieux. Ton front, ridé par le dégoût, ressemble déjà au front des enfants que nous venons de croiser...

La boue régurgite ici une chaussure tordue, là un pot de chambre troué, là... oui, c'est bien ça... toi aussi tu l'as vu. Un rat, raide, surnage du magma. Convergent vers lui des chiens si maculés de fange qu'on en jurerait des renflements dotés de vie. Des hoquets soulèvent ta poitrine, explosent en cris. Tu lâches ton corsage et tes doigts devenus griffes s'accrochent à moi. Te voilà sœur des enfants de ce quartier, te voilà un petit animal se débattant avec les mêmes cris dans la même réalité – à la différence que les tiens sont de peur et ceux des autres enfants d'amusement.

Tu baisses ta vitre et, sortant la tête, fixes un espace dans la boue avec une intensité telle que je gare la voiture pour m'accouder à tes côtés. J'ai alors la même vision que toi – du moins l'ai-je toujours cru. A l'endroit que tu fixes, la boue se délite, recouvrant ses formes premières : terre sèche et eau ; dans la terre, des feuilles mortes et froissées se déplient, s'épaississent, se colorent. A peine ai-je le temps de réaliser cela que l'image s'évanouit. Je ne trouve rien dans ton attitude qui puisse confirmer ou infirmer cette vision. En face de moi n'est qu'une petite fille effarée. Quoi d'étonnant ? Nous nous tenons au beau milieu d'une effroyable fermentation minérale, végétale, animale.

Au détour d'un virage, la voiture glisse sur une route propre, brillante d'eau claire : le mur d'enceinte de l'Habitation Leclerc. Voici votre domaine, ma fée à la chevelure et au teint dorés mais déjà obscurcis par la réalité haïtienne. Haut portail de fer forgé. Portier en costume blanc et casquette – l'homme te salue à grands signes comme si tu étais son propre enfant rentrant après une longue absence. Nous traversons le parc aux arbres pour la plupart centenaires.

– Arrête-toi, s'il te plaît !

Tu cours jusqu'à l'un d'eux, l'enlaces.

– De vieilles connaissances ?

Tu hausses les épaules :

– Mais regarde, regarde-les !

Troncs imposants, branchage déployé et feuillage bruissant, les arbres ont en effet l'allure de hauts dignitaires d'un royaume invisible, que je fréquenterais depuis longtemps sans aucune considération.

Etrange enfant, d'où te vient le pouvoir de révéler l'envers des choses ?

L'Habitation Leclerc, je le réalise comme d'une subite évidence, n'est pas un hôtel jet-set américain sans passé. L'Habitation Leclerc fut la résidence principale du Général Leclerc et de Pauline Bonaparte avant de devenir le houlfort⁵ de la Grande Prêtresse vaudou Karisnas Descouras. Son apparence aujourd'hui clean cache un autre aspect : pendant des siècles, tortures et sacrifices ont imprégné les lieux du sang versé au nom des Seigneurs de ce monde et de ceux de l'au-delà.

Cassandra, ma Cassandra, ton innocence d'enfant serait-elle un faisceau lumineux sur l'invisible ? une étoile tombée dans un champ d'ombres ? Ou, comme la Cassandra de Troie, venais-tu pour nous mettre en garde ? Contre quel fléau ?

Voici Cahesse et Herrel.

Cahesse, Française d'origine, directrice de l'Habitation Leclerc. Cheveux coiffés comme ceux de Pauline Bonaparte, petites lèvres pleines maquillées de rose nacré, elle emprisonne ton regard dans ses yeux d'un vert de bassin taché de soleil. Je suis habituée à la fascination qu'elle exerce sur tous ceux qu'elle rencontre et je vois sans surprise l'émerveillement te laisser bouche bée.

Herrel est américain, architecte et Maître d'Œuvre de l'HL⁶. Visage perdu entre chevelure et barbe, presque noir tant il est bronzé, il s'est passé sur le dos en ton honneur un costume froissé qui n'a pour effets

⁵ Temple vaudou.

⁶ Habitation Leclerc

que d'accentuer son allure négligée. Il t'ouvre les bras et tu t'y précipites comme si cette première rencontre n'était qu'heureuses retrouvailles.

Cette scène m'impressionna comme un *remake*. Vivre en Haïti me parut relever d'un caprice de loas⁷ et non de ma propre fantaisie d'abandonner mari et terre natale pour aller vivre dans un pays visité pendant des vacances.

⁷ Dieux du vaudou.

3

Le temps a passé depuis ce temps.

Les murs des couloirs qui allaient de la Réception au restaurant sont envahis par la végétation. A l'époque, ils étaient couverts de coupures de presse de magazines américains consacrés à l'HL. Le petit salon, nommé le Salon Noir, résonne encore du brouhaha de voix aimées aujourd'hui disparues. J'y retourne souvent et l'appelle toujours le Salon Noir même si rien ne justifie plus ce nom anciennement dû à la couleur de son ameublement. Le restaurant a gardé ses gros ventilateurs, figés au plafond pareils à des oiseaux morts en plein vol, et n'a laissé de sa tapisserie du XVIII^{ème} et de ses lustres de cristal que des crochets en fer et des fils électriques en perdition.

Le jour de ton arrivée Cahesse nous accompagna jusqu'à notre villa. Elle te fit grâce du détour, infligé aux touristes, par la petite source située en haut du domaine. Selon la légende Pauline Bonaparte s'y baignait, nue, entourée de beaux esclaves vêtus du seul soleil et contraints d'expurger de leur corps l'élixir vital pour le déverser directement sur le sien.

Nous arrivâmes chez nous.

A présent désaffectée, d'une surface démesurée que seules des colonnes délimitent en salon, chambres et salles de bain, notre chère villa demeure intimiste et, en dépit de son état actuel, paraît de taille à affronter l'éternité. Si elle a perdu ses berceuses d'époque et ses tapis persans au profit de lianes qui fleurissent sur les gravats de sa piscine intérieure, elle a gardé sa tranquille arrogance et semble n'afficher guère de différence entre ses occupants d'hier que nous fûmes et ceux d'aujourd'hui : rongeurs, iguanes et autres délégués de l'ombre et de la gent rampante.

Elle n'a pas changé notre villa, mon amour, elle fleure toujours l'herbe humide et s'offre avec la même indolence aux flux joyeux dont le soleil l'inonde le matin.

Cahesse avait joué de la main dans tes cheveux en riant :

– Bienvenue au paradis !

Tu avais haussé les épaules, poussé un soupir de vieillard désabusé :

– Nous sommes dans un autre monde, maman !

C'est vrai que nous étions dans un autre monde.

Haïti est « un autre monde ».

Et Carrefour, où se situait l'HL, tenait plus qu'ailleurs de l'iréel.

Au début je voyais Carrefour avec des yeux de touristes : une kyrielle de commerces crasseux auxquels une agitation incessante et une énergie *bien debout* conféraient une curieuse impression de prospérité malgré la pauvreté évidente. Hommes, bêtes, machines courraient en tous sens dans des bruits de klaxons, des cris, des halètements de moteurs exténués.

Avec le temps, Carrefour m'avait révélé un autre visage : la clairvoyance de ses habitants. Rien n'échappait à leur perspicacité. Très conscients de leur situation en Haïti et de celle d'Haïti dans le monde, ils recevaient les touristes avec le sourire indispensable à l'attraction des *green-backs*, mais à peine les visiteurs éloignés, les sourires se voilaient de suspicion... L'on soupçonnait bien qu'un rapport, aussi indirect fût-il, existait entre la richesse des visiteurs et le délabrement du pays.

A Carrefour, désespérant de l'équité des puissances de ce monde, l'on glorifiait celles de l'au-delà : les houmforts pullulaient. Si certains vendaient des mascarades aux touristes, la plupart faisaient office de Salle de Conseil où les affaires du pays se traitaient sous la présidence de très anciens dieux africains.

A Carrefour, l'on existait à fleur de vie. Les imparables exactions des tontons macoutes étaient craintes mais acceptées comme des catastrophes naturelles car les forfaitures légales fauchaient des corps aussi régulièrement que les crues des rivières qui envahissaient les lakous-foumis en occasionnant bien des morts. Cependant, si l'on s'arrachait les cheveux et se roulait dans la terre devant les victimes, une scène amusante survenait-elle que l'on se pliait de fou-rire dans la seconde.

Et au beau milieu de ce monde étrange s'érigait un hôtel jet-set nommé Habitation Leclerc.

Voilà, mon amour, le fonds sur lequel allait s'inscrire notre histoire.

Comment ai-je pu me croire capable de nous préserver d'un tel environnement ?

Et pourtant, souviens-toi, nous avons été heureuses.

Cela dura le temps où, à l'égal des habitants de Carrefour, j'ai su jouer à l'équilibriste sur un rayon d'étoile.

Souviens-toi, nous avons été... coupables de bonheur, lovées comme nous l'étions au creux de la luxueuse HL posée à Carrefour telle une rose au centre d'une croix et nous l'avons payé.

4

Assise en tailleur au pied d'un mur de pierres disjointes, vestige du houthfort de Karisnas Descouras, Cahesse arbore un maillot de bain à larges mailles ne cachant que pointes des seins et poils pubiens. Le doré de sa peau défie le pâle rayonnement du soleil de décembre et sa beauté celle des mannequins de Vogue magazine se livrant à une séance de photos un peu plus loin.

Cahesse raconte la naissance de l'HL et l'histoire de son créateur architectural, Herrel.

– Pauvre Herrel ! comment aurait-il pu se douter, quand il transforma ce domaine en un des plus luxueux hôtels du monde, que sa vie de brillant architecte new-yorkais serait avalée par sa propre création ? Sous la pression de forces obscures, à mesure de l'avancée des travaux, se concentrait dans sa propre personne le chaos qu'il enlevait aux lieux...

D'où je suis, j'ai vue sur notre villa. Tu te baignes à la piscine sous la surveillance d'Antoinette, notre femme de chambre, ta gardienne comme tu l'appelles. Herrel, devant la villa voisine, aidé de ses ouvriers, répare un mur. Le matin, Herrel veille à l'entretien

général ; l'après-midi, entre deux sommes, il patrouille pour protéger la sieste des résidents de la trop bruyante joie de vivre du personnel ; le soir, il joue au public-relation en noyant ses dernières forces dans des verres successifs. Barbu, poilu et voûté, il est d'apparence si primitive qu'on pourrait croire qu'il ne possède pas la parole. Il a pourtant créé l'HL, œuvre architecturale de grande beauté, en se basant sur un jeu d'opposés : brut et raffinement extrêmes.

– ... Herrel s'est jeté à corps perdu dans son ouvrage, rapporte Cahesse. Au début des travaux, il s'entoura d'une multitude d'ouvriers sans qualification mais remplis de bonne volonté. Munis de matériel rudimentaire, ils creusèrent des fondations, taillèrent des pierres, tracèrent des chemins...

Je ne te perds pas des yeux tout en écoutant Cahesse. Je transpose tes ébats en tableaux imaginaires. Pour animer les gerbes d'eau soulevées, j'imagine un camaïeu de vert strié de blanc pur. Je commence à bien visualiser mon tableau quand, le rayant d'un trait lumineux, un petit corps, bien réel, me tombe dessus en m'aspergeant d'eau. Tu te ménages une petite place à mes côtés, tes cheveux mouillés refroidissant mon épaule. C'est l'histoire d'Herrel ? demandes-tu. Je hoche la tête en signe d'approbation. Tu te contorsionnes et me tends mes lunettes de soleil. Tu les as oubliées, dis-tu presque sévèrement. Je te serre contre moi et nous nous laissons aller sur l'herbe. Le faîte des arbres frémit de lumière. La voix de Cahesse nous berce. Chant de source, chant d'oiseau, la voix de Cahesse participe de la vie, de notre vie, comme y participe l'inlassable appel du vent dans les filaos, les cris des employés

qui s'interpellent d'un bout à l'autre du parc, les coups sourds que font Herrel et ses ouvriers.

Cahesse :

– ... broussailleux, voûtés, titubant sous les charges et l'épuisement, Herrel et ses hommes arrachèrent à la terre quarante piscines et autant de fondations de villas... vous les connaissez, les villas aux murs en pierres grossières peints à la chaux jouxtant le marbre de vastes baignoires surmontées de hautes fenêtres par lesquelles s'engouffrent palmes, lianes et branchages...

L'histoire d'Herrel, Cahesse la raconte plusieurs fois par mois. Je suis fascinée par la faculté de mon amie de répéter le même récit à chaque arrivage de touristes :

– ... de l'acharnement d'Herrel naquirent en un temps record les villas, la piscine olympique et le temple dédié à Pauline Bonaparte, qui sert de Réception.

Une fois cela réalisé, négligeant d'échanger son éternelle salopette en toile de Siam contre une tenue plus en accord avec les States, Herrel s'envola pour New-york. Il en ramena des meubles d'époque, de l'argenterie, des tapisseries, des nus sur socle bientôt rejoints par le joyau de la collection, une reproduction de la sculpture de Pauline Bonaparte par Canova.

Puis il entreprit de dompter la forêt qui tenait lieu de parc. Il y fit de grandes coupes, planta fougères et lianes par milliers, érigea colonnes et statues, enrroula des ramilles autour de jeunes dieux grecs dont il moisit les piédestaux et abîma certaines parties du corps.

L'ensemble revêtit, sous son talent, l'atmosphère surannée propre à de très anciens domaines.

L'HL pouvait ouvrir ses portes.

Le délire de création de l'architecte américain ne s'arrêta pas à la nature. Herrel métamorphosa les hommes. Des ouvriers sans qualification du début des travaux, il en fit des maçons, des menuisiers, des électriciens. A mesure des nécessités, il les transforma en jardiniers, garçons de cour, chauffeurs. Puis en cuisiniers, maîtres d'hôtel, réceptionnistes.

Quant à lui, d'architecte en maître d'œuvre, de maître d'œuvre en faiseur d'hommes, il ne réalisa pas que son contrat s'achevait. Les jours passèrent, puis les mois, les années. Lui se démenait sans conscience du jour ou de la nuit, glissant à n'importe quel moment dans un coin abrité du parc pour récupérer des forces afin de nourrir, entretenir, protéger ce corps étranger que l'HL devenait chaque jour un peu plus à Carrefour.

– C'est ainsi, concluait Cahesse, qu'Herrel sacrifia sa vie aux Esprits des lieux.

5

Une petite source, au bruissement couvert par la musique d'ambiance émise en permanence par des haut-parleurs dissimulés dans tout le domaine, se situait en haut de la propriété, nichée sous une masse de fougères et de malangas.

Nous y allions souvent au cours de ce qui fut le printemps de notre histoire.

Ce matin, te cherchant vainement dans le parc, je monte jusqu'à la source, certaine de t'y trouver. Pari gagné. J'aperçois, entre des troncs effilés de filaos, des fils d'or qui ne peuvent appartenir qu'à la chevelure de la Fée des lieux. La brise te décoiffe, dénude ton visage. Ta peau, aussi lumineuse que tes cheveux, joue de reflets d'or, parfois cuivrés. A tes côtés se tient Antoinette. Vous êtes si concentrées que vous ne m'avez pas vue. Une poupée de chiffon dans une main, une épingle dans l'autre, Antoinette t'initie à la plus galvaudée des pratiques vaudou : torturer son ennemi en piquant une poupée de chiffon sensée le représenter. Tes mains naturellement bronzées ressortent, presque blanches, sur les mains noires d'Antoinette. Grimaçant sous l'effort, tu délies ses

doigts crispés sur la poupée. Les mots jaillissent de tes lèvres avec un petit sifflement : c'est moi, c'est moi qui la pique ! Antoinette résiste en silence – face lisse, paupières lisses, vraie Erzulie Dantor⁸.

Tout à coup, elle m'aperçoit. Sans qu'un seul muscle ne frémit sur son visage, elle escamote l'aiguille dans une poche, la poupée dans l'autre. Tu découvres ma présence à ton tour. Tous les pores de ton visage absorbent ton avidité de piquer la poupée, tu adoptes l'expression vide d'Antoinette avec une faculté de mimétisme qui me laisse pantoise.

– Vous jouez à quoi, là ?

C'est Antoinette qui répond : A la poupée, Miss Alice.

– Et qu'est-ce que c'est que cette aiguille, Toinette ?

– Quelle aiguille, Miss Alice ?

– Antoinette !

Elle s'enfuit.

Je te tends la main : On rentre ?

Tu mets vivement les tiennes derrière ton dos, engage le chemin du retour d'un pas résolu. Le chant des oiseaux se mêle au gazouillis de la source, le soleil perce le gracile sous-bois, se déverse à flot sur l'épais tapis d'aiguilles végétales. Des tonalités vertes ombrées de bleu et striées de terre de sienne ponctuent la danse de la lumière sur la végétation. Ta silhouette vacille par à-coups, happée dans leur jeu...

Tu te retournes :

– Tu n'aimes pas Toinette ?

⁸ Déesse de l'amour. Erzulie Dantor, Déesse de l'amour, représente la femme noire ; Erzulie Freda, la femme blanche.

– Bien sûr, j’aime Toinette. J’aime tout le monde...

– Moi, je n’aime pas tout le monde !

– Et... qui est-ce que tu n’aimes pas ?

Tu reprends ta route sans répondre. Le bleu du ciel inonde l’espace, si intensément qu’on pourrait le croire capable de briser toute résistance au bonheur. Mais c’est faux. Nous sommes sur le versant de la propriété en bas duquel des bidonvilles se sont accumulés et des cris, des pleurs d’enfants déchirent parfois le bruissement du vent. J’accélère le pas comme si je longuais un territoire où vivraient des fauves en liberté – la majorité des employés en vient, mais je l’en différencie comme d’une minorité apprivoisée.

Plus loin, nous contournons la zone où le personnel a élu domicile en y bâtissant des cailles échafaudées de végétaux et que tu as baptisées du joli nom de caille-feuilles.

Ton rire fuse soudain.

Une carcasse à la peau eczémateuse, rampant la queue entre les jambes, nous aborde – un chien errant, seul survivant de la laideur ayant déjoué la vigilance d’Herrel et dont une bonne dizaine a squatté le domaine.

J’accélère le pas et te laisse à la traîne avec ton rire moqueur.

Enfin le premier kiosque ! Voici les statues, les allées, nous sommes en milieu protégé.

A la villa, tu glisses une main dans la mienne et de l’autre attires d’autorité mon visage à toi, m’embrasses avec fougue, puis cours chercher mon maillot de bain. Tiens, ma maman, tu as beaucoup

marché, on va se baigner... Dis-moi, Cassandre, qu'est-ce que c'est cette histoire de poupée ? Le maillot de bain n'a pas fait recette, qu'à cela ne tienne ! tu vas vers ma boîte de cigares. Alors, un cigare, ma maman, c'est moi qui te le prépare... Cassandre ! qu'est-ce que c'est que cette hist... Bouche qui se tord en une moue des plus comiques, prunelles qui s'adoucissent à en mourir. Je jouais à la poupée, Alice... Je ne peux m'empêcher de rire quand tu m'appelles par mon prénom. Tu insistes : Alice, ma petite maman... Voilà l'irrésistible Fée Cassandre en action. Ces mots, ces minauderies, ces miaulements ont tissé la vallée de notre entente. Je parle, je parle... ce que tu fais est très mal, si tu continues tu auras la fessée... Aïe aïe aïe ! tu t'enfuis et je te poursuis, je te rattrape et nous rions et tu m'entraînes dans ta danse... je jouais à la poupée, ma petite maman... tu auras la fessée... les mots ne sont plus que d'amour qui disent tous la même chanson : je suis heureuse d'être avec toi je t'aime et nous aimons par dessus tout nous reconnaître.

6

A l'Habitation Leclerc, la journée commençait et s'achevait autour de la nourriture, une nourriture tenant plus du rituel et de l'esthétique que de nécessités nutritives. Mais si d'aucuns n'y voyaient que performances décoratives, les oiseaux la prenaient bien pour ce qu'elle était et s'en régalaient, imités par les employés qui mettaient en place mille stratagèmes pour se l'approprier, avec la complicité d'Herrel qui fermait les yeux. Notre directrice Cahesse désapprouvait, mais des problèmes plus urgents la sollicitaient : malgré les énormes ventilateurs qui brassaient l'air à plein régime, mangos et sapotilles, pommes cannelles et papayes flétrissaient sous la chaleur ; bananes pesées, griot, tassots débordant de plats en argent massif se ratatinaient ; les ice-creams et les blanc-mangers tournaient. Aussi du matin au soir, commandé par Cahesse, un régiment d'hommes et de femmes en costumes galonnés et petits tabliers blancs, d'immenses plateaux en équilibre sur le plat de la main, remportaient en cuisine les victuailles périmées pour les remplacer par de fraîches.

Les soirées cependant échappaient à cette fébrile activité.

Restaurant et petit salon, nimbés d'un doux éclairage rosé, recevaient des elfes incarnant la beauté, l'excentricité, la superficialité. J'aimais ces soirées où évoluait toute une jet set society acharnée à revivre à Port-au-Prince quelque chose de la Havane d'une autre époque.

Aux touristes se mêlait le Tout Port-au-Prince, friand d'une ambiance étrangère. Ministres et techniciens frais émoulus de grandes écoles européennes et américaines, rentrés au pays pour travailler à la révolution économique de Baby Doc, contrebalançant celle, culturelle, du père. Officiers de la vieille garde, citant Hitler en même temps que Rimbaud quand, aux petits matins, plus ivres que ne le fut jamais aucun bateau, ils proposaient à des mannequins le privilège de partager leur dernier rêve politique : obtenir une charge d'ambassadeur dans un grand pays.

Des journalistes et intellectuels aussi s'y bouscuaient ; pris dans l'euphorie du renouvellement politique, ils prônaient ouvertement leur désaccord avec un système qui affichait un petit air de démocratie éphémère...

Tout ce monde formait une faune d'une grande sensibilité pour l'art, le peuple, la misère mais qui traversait Carrefour et ses lakous-foumis chaque soir, sans y jeter un œil, pour venir à l'HL discuter justice sociale et dépenser des liasses de dollars américains.

Cette faune aimait par-dessus tout la différence.

Cette faune sacrifiait à une fée : l'insolite.

Cassandre ô ma fée mon printemps...

Que trouver de plus insolite qu'une fleur naturelle au beau milieu de fleurs artificielles ?

Que trouver de plus insolite, dans l'opérette jouée à l'HL, qu'une fillette dorée telle une terre cuite au soleil, la chevelure auréolée de lumière et qui, mélodie tressée sur une musique somme toute monotone malgré sa rutilance, promenait ses robes de dentelles et ses pieds nus sur la partition ?

Tu devins la Fée de la faune HL. Des jardins à la piscine principale, de l'intendance aux villas des résidents, tu promenais ta fraîcheur enfantine, entourée d'adorateurs s'ébaudissant de tes émerveillements. Tu trépignais d'excitation devant une tache de soleil, une goutte de rosée, un papillon – mais regarder ne pouvait te suffire, il te fallait toucher : perles d'eau aplaties avec délice, fleurs écrasées avec ravissement, papillons autopsiés.

Le matin au bord de notre piscine, sur de grands plateaux étaient disposés papayes, ananas, mangos, sapotilles, thé, chocolat noir, pains haïtien et américain ou français, bacon, *eggs*, *sausages* et bien d'autres gourmandises. Au tour des employés de s'émerveiller : tu goûtais à tout avec une appétence qui révélait bien les rapports charnels que tu entretenais avec la vie.

Cahesse et Herrel comptèrent tout de suite parmi tes plus fidèles admirateurs. Quant à moi, ma position glissa bien vite de celle de maman-chérie à celle d'empêcheuse de tourner en rond.

Ta plus grande victime fut sans doute Antoinette, passée en un temps record du statut de gardienne à celui d'esclave.

Inscrite à une petite école du quartier, tu y régnas en Souveraine aussi généreuse que despotique. Tu invitais les-plus-gentilles de tes amies à des goûters que Cahesse adorait organiser. Le geste large, tu les présentais en groupe aux touristes ébahis : Cé-les-plus-gentilles ! A fréquenter tes goûters, je m'aperçus que l'on pouvait, sans être Président à vie, établir une dictature. Toi et tes amies formiez le parfait microcosme du Pouvoir unique. Aux plus-gentilles – les plus dévouées à ta petite personne – tu décernais des privilèges : double ration de gâteau et d'ice-cream, visite des villas, autorisation de se baigner, seules, dans notre piscine... Les autres, les pas-gentilles, étaient mises en quarantaine et même répudiées.

Moi :

– Pourquoi ton adorable amie Orphéa n'est-elle pas venue aujourd'hui ?

– Elle n'a pas été gentille !

– Elle a l'air très gentille pourtant...

– Oui-mais-puis-que-je-te-dis-qu'elle-n'a-pas-été-gentille !

Difficile de mettre de l'ordre dans tout ça. Le régime Cassandréiste se jouait pianissimo, bien soutenu par le chœur des aficionados et applaudi par les pas-gentilles elles-mêmes qui savaient leur sort interchangeable avec celui des plus-gentilles selon le bon vouloir de l'Autorité Suprême.

Les mercredis après-midis cependant, tu abandonnais tes nombreux personnages pour n'être qu'une petite fille heureuse de sortir avec sa maman.

La Fée Cassandre est certainement née un mercredi après-midi.

Et le printemps, en Haïti, c'était le mercredi après-midi qu'il survenait.

Nous allions visiter les peintres des lakous-foumis.

Je ne connaissais pas alors l'âme de l'art naïf haïtien : L'école de Saint-Soleil.

Louisiane Saint-Fleurant, Levoy Exil, Saint-Brice... Ils illuminaient de leur peinture, là-bas, dans les montagnes de Kenscoff, les grottes et les cailles qu'ils habitaient. Ils ne se nommaient pas peintres mais serviteurs, servants, servantes. Ils vénéraient des dieux à nous restés inconnus et ce qu'ils peignaient, qu'ils n'appelaient ni œuvres ni tableaux ni peintures, étaient offrandes sacrées. Louisiane Saint-Fleurant disait, parlant de son travail : C'est Saint-Soleil.

Je n'allais apprécier ces grands artistes que bien plus tard.

Mais nous avons passé bien des après-midi auprès des peintres naïfs des lakous-foumis.

Ces peintres vivaient dans des cailles rafistolées et donnaient vie, du bout de leurs pinceaux, à des maisons de poupée avec de jolis rideaux aux fenêtres. Entourés d'enfants morveux et braillards, ils peignaient des enfants rieurs jouant sous des arcs-en-ciel. Nous les observions pendant des heures. Dans un décor de désolation, assis sur des petits bancs encrassés, ils appuyaient contre des roches des toiles à peindre si minces qu'on entrevoyait la croix des châssis, ils éventraient de vieux tubes pour en retirer ce qu'il restait de peinture.

Et peignaient.

Avalant du clairin⁹ pour se maintenir sur les flots du rêve, ils peignaient des pêches miraculeuses, des poissons brillants et multicolores, des arbres chargés de tous les fruits de la terre. De temps en temps, brutalement, ils repoussaient leurs enfants qui s'accrochaient à eux en hurlant de faim. Les petits corps aux ventres gonflés d'air allaient rouler dans la boue tachée de couleurs – eux ajoutaient, d'une main tremblante, des touches lumineuses à de fabuleux festins.

Et puis, en plein éblouissement, nous montions sur les hauteurs de Boutiliers. Sourdes et aveugles aux appels des marchands d'artisanat et de tableaux alignés le long de la route, nous garions la voiture et allions nous asseoir sur de petits parapets bordant les précipices montagneux. La brume nous empêchait de bien apercevoir Port-au-Prince au loin. De toutes façons, devant nos yeux n'étaient que les couleurs des tableaux que nous venions de voir peindre. Derrière cette brume, si poétique, et derrière les ravissants paysages des peintures naïves, étaient des hommes qui peignaient en salissant la boue de couleurs, entourés d'enfants affamés. Derrière la Beauté gisaient la boue et la misère, mais dans la boue et la misère naissait la Beauté. Et, assises sur les petits parapets de Boutiliers, nous ne percevions que la féerie de la peinture naïve qui montait vers nous, avec les brumes. Tu me disais je t'aime maman et je te répondais moi aussi, moi aussi... Les plaines glissaient jusqu'à la mer, s'ouvraient du sud au nord. Dans le lointain se devinait la Vallée de l'Artibonite et je revoyais, images fugaces saisies au cours de

⁹ Rhum.

randonnées sur le Cap, des paysans penchés sur de vertes rizières – quelque chose du ciel, plus brillant que le soleil, jouait sur leurs formes courbées.

Tout cela imprégnait les brumes du soir levées sur la terre haïtienne.

Cela et toute une souffrance que je définissais mal mais qui avec le temps allait trouver forme et consistance en moi. Une histoire d'hommes que l'on avait enchaînés, déclarés sans âme et qui, des siècles après, au fond des basses-fosses dans lesquelles notre civilisation les maintenait, avaient encore suffisamment de beauté et de lumière en eux pour peindre des paysages de rêve dans des couleurs pastel. Je me sentais solidaire d'une intense douleur qui ne m'appartenait pas et qui surnageait là, à Boutiliers. Une irrépressible émotion me serrait la gorge et, te touchant à ton tour, pâlisait un peu plus ton petit minois tout roidi de froid.

Que m'importait alors que cette souffrance vînt se jeter dans mon cœur et me consumer au brasier de la compassion ?

J'allais jusqu'à le souhaiter... C'est qu'à Boutiliers, quand nous étions dans les bras l'une de l'autre, même la souffrance ne dévoilait d'elle que le meilleur : la part de rédemption que recèle toute souffrance. Une joie puissante nous coupait le souffle. Tes yeux s'ouvraient démesurément dans l'ombre de la nuit proche et tu disais, en ouvrant grand tes bras pour capturer toute la beauté de ces soirées bénies, et tu disais en les refermant sur moi : Je t'aime par cœur, maman, j'ai 10 en amour pour toi.

7

Le téléphone sonne.

Je décroche et répond : j'arrive !

Tu hausses le sourcil :

– Ce sont tes amis ?

– Oui !

– Et tu vas les rejoindre ?

– Bien sûr !

Me voyant sur le point de m'énerver, tu lances, l'air d'une mère faussement sévère :

– N'ou-blies-surtout-pas-tes-lunettes... et-ton-cigare !

– Je dois partir, Richard m'attend...

– Richard, Richard, tu ne parles que de Richard !

J'ai rencontré Richard pour la première fois à une réception de l'ambassade de France. Il bavardait avec le Consul d'Italie qui feuilletait un recueil de poèmes de mon cru.

– D'où tenez-vous ce livre ? m'exclamai-je.

– Service secret... plaisanta le Consul. Après une courte pause : C'est une de vos amies qui me l'a prêté...

Une amie ? Il ne pouvait s'agir que de Cahesse.

– Oui, oui, c'est bien elle...

– Mais comment savez-vous que c'est à elle...

Le consul rit :

– Service secret ! Richard Verbeau... ajouta-t-il en désignant Richard qui, un sourire incolore aux lèvres, fit à mon intention un léger signe de tête.

Avec une timidité inhabituelle, je balbutiais mon prénom :

– Alice...

Cheveux blonds désordonnés, costume blanc, chaînes et gourmettes en or massif. Richard prend le recueil des mains du Consul et se plonge dans la lecture d'un de mes poèmes. J'ai bien repéré celui qu'il a choisi : un petit quatrain écrit il y a une éternité et qui parle de rails de chemin de fer, d'enfer, de galoches et de petites cloches. Rester calme, ne pas céder à la folle envie de lui arracher le livret des mains. Richard lit calmement. Je l'interromps d'un *Ne me dites pas que vous trouvez ça bon, car c'est moi qui vous jugerai !* qui se veut enjoué mais transpire de nervosité. Il ne réagit pas. J'enchaîne :

– Quel est votre poète préféré ?

– Oscar Wilde !

Il commence à discourir sur le poète. Il parle du bout des lèvres comme si les mots répugnaient à passer par les organes grossiers que sont le gosier, la langue, les lèvres. S'apercevant de ma distraction, il s'arrête au beau milieu d'une phrase et, après une minutieuse observation de ma personne d'un œil dont je ne définis pas la couleur, il laisse tomber un *What ever !* à peine audible et m'entraîne vers le bar. Il me met d'autorité une coupe de champagne entre les

mains en lançant au barman d'un ton sec une phrase que j'allais entendre souvent :

– *Bourbon on the rocks, please !*

Ce soir-là, j'ai reçu Richard dans ma mémoire et dans mon cœur une fois pour toutes. Rien n'est venu avec le temps rectifier les contours que j'avais dessiné de sa personnalité. Provocateur de façade et sensibilité bien protégée. Feu intérieur que trahissait parfois une fièvre dans le regard, un brusque durcissement de la mâchoire. Journaliste et poète aimant à discourir sur l'art, on murmurait qu'il écrivait mais ne parvenait pas à se faire éditer. Il avait peu de considération pour les femmes et aucune pour les mères. A une de ses questions : Avez-vous des enfants ? J'acquiesçai d'un signe de tête.

– Je ne connais pas de grands artistes femmes qui aient des enfants.

Je rétorquai : Il y a eu George Sand.

– Ce fut une mauvaise mère, sa fille et elle se fâchèrent d'ailleurs.